





# AMERTUME

Par  
Guillaume Vaumartin



*À tous ceux qui me suivent et me soutiennent. À tous mes amis de l'AST Full contact. Et à vous, fidèles lecteurs sans qui tout ceci n'aurait aucun sens. Et bien sûr, à ma femme et mes enfants.*

*On ne fend pas de bûches sans une bonne  
hache, mais on peut fendre des crânes sans problème.  
Issu du recueil « 13 ».  
Guillaume Vaumartin.*

*Qui se torture l'esprit est malade. Il faut laisser  
libre cours à ses envies. Aussi meurtrières soient-elles.  
Guillaume Vaumartin.*

[...] Montag allait et venait, s'accroupissait et lisait et relisait dix fois la même page à voix haute. « *On ne peut dire à quel moment précis naît l'amitié. Si l'on remplit un récipient goutte à goutte, il finit par y en avoir une qui le fait déborder: ainsi, lorsque se succèdent les gentilleses, il finit par y en avoir une qui fait déborder le cœur* »

- **(fr)** *Fahrenheit 451* (1953), Ray Bradbury (trad. Jacques Chambon et Henri Robillot), éd. Gallimard, coll. folioSF, 2000 ([ISBN 2-07-041573-2](#)), partie Le Tamis et le Sable, p. 101

## Préface

*Amertume* est mon second recueil de nouvelles. Il en comporte dix-sept dont l'une très personnelle, mais je ne vous dis pas laquelle, ce serait trop facile. Il y en aura pour tout le monde dans ce recueil... du fantastique, de la science-fiction, de la romance noire. De quoi passer un bon moment avec mes multiples personnages, dont certains vous feront trembler, car il vous arrivera sûrement, un jour, d'en croiser un dans une ruelle. Ce que je ne vous souhaite pas. Mais sait-on jamais.

Les personnages et les situations de ce récit étant purement fictifs, toute ressemblance avec des personnes ou des situations existantes ou ayant existé ne saurait être que fortuite. J'ai délibérément changé certains aspects de la vérité et certains lieux, n'oubliez pas qu'il s'agit d'une fiction. Si par mes changements, je blesse certaines personnes, veuillez m'en excuser. Gardez à l'esprit que je ne suis que votre humble serviteur.





## Sommaire

1	Il était une fois.
7	Pour que tout soit réglé.
11	Vous avez un message.
29	Loup-garou ?
35	Nouvelle vie.
59	Extinction.
67	Fourmis.
85	Ça arrive, c'est comme ça.
91	Timy.
95	Une voix
99	Et l'homme créa la femme
113	Paranoïaque
127	Planète 124.
143	La hutte.
149	La centrale.
161	Je souhaite.
175	Souvenirs amers.



## **Il était une fois**

Tous les contes de fées commencent ainsi, il était une fois. Ils racontent une histoire de prince, de princesse, ou d'animaux qui parlent, et ils finissent toujours bien. En général. L'histoire de Rob commence aussi par il était une fois. Sauf que son histoire à lui se termine vraiment mal. Surtout pour les gens qui l'entourent.

### **1.**

Il était une fois, un petit garçon de dix ans, Rob. Il vivait avec sa mère dans une caravane aux abords d'une forêt. Le village le plus proche était à deux kilomètres. Sa mère n'avait pas de voiture, elle ne savait pas conduire de toute façon. Elle travaillait comme femme de ménage chez un couple de bourgeois qui avait fait fortune sur le dos des villageois. Elle faisait la route à pied, matin, midi et soir. Elle n'avait pas les moyens de faire manger Rob à la cantine de l'école. Elle arrivait tout juste à lui acheter des vêtements propres. Elle savait que les autres gamins du village se moquaient de lui et elle faisait tout pour le soulager de cette souffrance.

Rob allait à l'école du village en vélo, le vélo que lui avait offert son père avant de quitter le domicile familial. Avant de l'abandonner à cette triste vie. Quand il était sur son vélo, il vivait vraiment. En plus de tous les moments passés avec sa mère. Mais quand il était à l'école, il voulait mourir. Les autres se moquaient perpétuellement de lui. Ils se moquaient parce que son père l'avait abandonné, parce qu'il portait souvent les mêmes vêtements, parce qu'il avait les cheveux sales, parce qu'il ne parlait pas beaucoup. Ils se moquaient de lui pour toutes les raisons imaginables. L'école était son enfer. Plusieurs fois, il avait

récupéré son vélo avec les pneus crevés, les freins cassés. Il ne pouvait pas se plaindre. Aller le raconter à l'un de ses professeurs lui aurait valu d'être battu. Certains gamins ne se moquaient pas, mais ils faisaient comme s'il n'existait pas, c'était encore pire. Il n'avait aucun ami. Aucun ami réel.

## 2.

Son ami imaginaire s'appelait Ted. Il s'agissait d'un ours. Pas un de ces ours en peluche pour bébé, non. Un ours brun de deux mètres de haut, pesant pas loin de quatre cents kilos, avec des dents et des griffes aussi coupantes que des lames de rasoir. Mais il était son ami et il était gentil avec lui. Il ne parlait pas, mais savait se faire comprendre et comprenait tout ce que Rob lui disait. Il ne venait jamais à l'école, il attendait bien sagement le retour de Rob. En attendant, il allait se promener dans la forêt. C'était ce que Rob lui disait de faire. Et il obéissait très bien. Rob savait qu'avoir un ami imaginaire était pour les bébés, mais c'était le seul moyen qu'il avait trouvé pour garder le sourire.

Sa mère était au courant pour Ted, elle ne voyait pas ça d'un bon œil, mais elle ne pouvait pas le lui reprocher. Son père l'avait abandonné, et perdre son père pour un petit garçon de dix ans est quelque chose de terrible. Un mal irréparable. Alors, sa mère acceptait l'existence de Ted. Mais voilà bien le problème, Rob s'accrochait à son existence, il s'y accrochait dur comme fer, et finit par perdre le contrôle de la réalité.

## 3.

Un matin à l'école, pendant la récréation, une brute du nom de Randy Wallace vint s'en prendre à Rob. Il lui arrivait souvent de s'en prendre à lui, mais pas aussi violemment que cette fois-là. Il frappa Rob au visage plusieurs fois, l'envoyant à

terre et le ruant de coups de pied ensuite. Sans aucune raison. Mis à part, peut-être, celle de sa stupidité et de sa carrure. Le gamin devait peser soixante-dix kilos, ses joues gonflées le faisaient ressembler à un gros cochon d'Inde, il avait les cuisses qui se collaient l'une à l'autre et ses mains faisaient le double de celles de Rob. Il put le constater à chaque claque reçue. Ce fut l'intervention d'un professeur d'une autre classe qui fit arrêter Randy. Le pauvre Rob gémissait à terre, crachant du sang et se tenant les côtes en pleurant. Il fut immédiatement envoyé à l'infirmerie. Et en ressortit une heure plus tard. L'histoire s'arrêta là. Le sale mioche était le rejeton des patrons de la mère de Rob. Elle fut convoquée par le directeur de l'école qui lui fit bien comprendre qu'elle perdrait son travail si l'histoire s'ébruitait. C'est à partir de ce jour que Ted devint vraiment réel.

#### 4.

Rob n'avait rien eu de bien méchant, mais sa figure était toute bleue et encore gonflée, son nez lui faisait horriblement mal. Au bout de quatre jours, il allait beaucoup mieux, mais il les avait passés chez lui, dispensé d'école pour que tout soit tassé et oublié. Quatre jours durant lesquels il eut le temps de préparer sa vengeance. Il en avait longuement parlé avec Ted. Ils seraient en congé pendant deux mois. Les grandes vacances étaient les préférées de Rob. Il pouvait s'évader, prendre l'air durant assez de temps pour penser à autre chose qu'à la reprise des cours. Il passait beaucoup de temps dans la forêt, il la connaissait par cœur. Vous pourriez le placer n'importe où dans cette forêt, il retrouverait son chemin. Et si, par un quelconque hasard, il se perdait, Ted l'aiderait à rentrer chez lui.

La semaine suivante passa sans trop d'encombres pour Rob. Il remarqua que certains gamins ne se moquaient plus de lui, il eut même l'espoir que tout allait s'arranger. Mais il devait

régler ses comptes avec Randy avant cela. Il le fallait. Ted le voulait aussi.

Sa mère eut droit à une augmentation. Sûrement une compensation pour la raclée que son fils avait prise. Ces gens étaient vraiment méprisables, se croyant au-dessus de tout et de tout le monde avec leur sale pognon.

Mais la surprise la plus marquante pour Rob vint de Randy. Le gamin se pointa un soir à sa caravane, une heure après la fin des cours. Il avait les yeux rouges et bouffis. Rob en conclut qu'il avait pleuré et que s'il était là, c'était contre son gré. Ses parents l'avaient obligé à venir. Il était venu en vélo, un vélo bien plus beau que celui de Rob, mais ses parents à lui étaient riches. Alors qu'eux étaient pauvres. Il était venu seul. Une très bonne chose. Il bafouilla quelques mots que Rob ne comprit pas. Randy répéta lentement, comme s'il parlait à un attardé : « *je suis désolé, je m'excuse* », le regardant d'un air empli de mépris et de dégoût.

Rob comprit cette fois-ci. Et il vit rouge. Sa rage amplifia de manière exponentielle. Et Ted fut là en une seconde. Il se tenait derrière Randy, derrière ce sale gamin qui lui présentait des excuses sans les penser, sans être sincère.

Ses yeux le trahirent et Randy vit la rage qui les animait. Il voulut faire face et lui rétorquer une phrase du genre : « *va te faire foutre* ». Mais il sursauta au grognement qui montait derrière lui. Un grognement animal. Un grognement féroce et terrifiant. Puis il vit l'ombre sur la caravane, une ombre haute de deux mètres. Il prit peur et se mit à courir. « *ATTRAPE-LE, TED* », cria Rob.

Le grognement se fit plus intense, le poids de l'animal écrasant les quelques branches sur le chemin fit frémir la caravane. Le sale gamin n'atteignit jamais son beau vélo. La patte de Ted s'écrasa lourdement sur sa hanche gauche et l'envoya valser à cinq mètres le long du chemin. Il roula comme une feuille morte poussée par le vent.

Il ne fut pas tué sur le coup, mais broyé. La plupart de ses os ne résistèrent pas à l'impact. Il hurla de douleur. Il était allongé sur le dos, le bras gauche tordu selon un angle aberrant, plusieurs côtes en miettes. Ses poumons étaient perforés. Il ne lui restait que peu de temps.

Il pleura aux pieds de Rob quand celui-ci vint le rejoindre. Il était brisé, il ne pouvait plus bouger, mais il pouvait encore parler. Il demanda à nouveau pardon, sincèrement, cette fois-ci. Il implora même sa pitié.

Rob regarda son ami Ted, mais ne dit pas un mot. Et Ted ne comprenait que les mots de Rob. Lui seul savait lui parler, lui seul le voyait. Et ils n'eurent pas pitié. La dernière chose que Randy sentit fut le souffle brûlant de Ted sur son visage avant que celui-ci ne lui enfonce ses crocs de part et d'autre de sa tête. Randy hurla de plus belle et appela sa mère. C'est ce que font la plupart des hommes avant de mourir, alors un petit garçon... La boîte crânienne eut une légère résistance avant d'éclater comme une pastèque. Ted tira le corps sans vie de Randy dans la forêt. Rob le suivit avec le vélo de Randy, et lui indiqua où aller. Il savait exactement où aller. Là où personne ne trouverait jamais ni le corps ni le vélo, car seuls Ted et lui connaissaient cette forêt sur le bout des doigts.

Rob ne fut plus jamais le même après cela. Il laissait sortir la colère qui sommeillait en lui chaque fois qu'un gamin osait se moquer de lui. Et Ted n'était jamais bien loin.





## Pour que tout soit réglé

À quoi bon s'obstiner, à vouloir réparer l'irréparable ? À tant vouloir une chose, même si l'on sait pertinemment que l'on ne l'obtiendra jamais ? Pourquoi faire tant de sacrifices inutiles ? Des sacrifices tant physiques que moraux. Voilà le genre de questions qui trottent dans la tête de David. Lui qui a fauté, lui qui a trahi la femme à laquelle il a dit oui. Oui, pour le meilleur et le pire. Mais quand le pire arrive, le meilleur disparaît. Et il ne reste que l'irréparable, l'impardonnable vérité. L'impardonnable trahison. Il a fauté avec la meilleure amie de sa femme, lors d'une soirée de charité organisée pour l'association que sa femme a créée en faveur des plus démunis de leur communauté. Cette très belle femme célibataire à qui personne ne peut dire non. Personne, pas même David. Et ce soir-là, rongé par le remords, il avait tout avoué à sa femme. Qui a dit, faute avouée, faute à moitié pardonnée ? Car personne ne l'a dit à sa femme. Elle lui demanda de quitter immédiatement leur maison. Ce qu'il fit, bien sûr. Elle était hors d'elle. Mais elle était surtout extrêmement déçue et blessée au plus profond d'elle-même. Elle qui lui avait dit oui, six ans auparavant, croyant que leur amour était au-dessus de tout, qu'il était différent des autres. C'est toujours différent des autres.

Voilà trois jours qu'il dort à l'hôtel, lui laissant des messages toutes les dix minutes sur son portable. Messages auxquels elle ne répond pas. Elle lui avait juste envoyé un SMS pour lui signaler qu'elle avait fait le nécessaire pour le divorce, que les papiers étaient engagés, qu'il lui faudrait les signer pour que tout soit réglé. Pour que tout soit réglé ? Bordel, elle n'avait même pas voulu l'écouter, elle s'était contentée de se murer, de se renfermer sur elle-même sans lui laisser le temps de s'expliquer.

Elle l'avait chassé comme un malpropre hors de sa maison, hors de leur maison. Six ans de vie commune et voilà qu'elle tire un trait sur lui, du jour au lendemain. Ce n'était qu'une simple erreur, un faux pas. Il n'aimait pas cette femme, il n'avait aucune attirance pour elle. Alors, pour quoi avoir couché avec ? Il n'en savait rien. Il n'avait aucune explication à donner en fait. Tout ce qu'il savait faire, ou dire, était qu'il aimait sa femme, qu'il ne voulait pas qu'elle le quitte, qu'il ne voulait pas en finir là. Pour le meilleur et pour le pire.

Ses collègues de travail lui trouvaient vraiment une sale mine. Cela faisait dix jours qu'il n'avait aucune nouvelle d'elle. Il avait tenté de la voir à leur domicile, mais elle avait fait appel à la police qui était venue gentiment lui dire de s'en aller, de la laisser tranquille, sinon il serait jeté en prison. Elle avait obtenu une injonction d'un juge lui interdisant de s'approcher d'elle. Pourquoi ? Il n'était pas une menace pour elle. Il voulait juste recoller les morceaux. Discuter avec sa femme, car elle était encore sienne. Il ne dormait plus, ne mangeait plus. Il n'était plus que l'ombre de lui-même. Son patron lui pria de prendre des jours de congé, pour régler tout ça. Encore un qui voulait que tout soit réglé.

Le douzième jour, il reçut un appel d'un certain Maître Visters, avocat de sa femme. Il lui indiqua le jour et l'heure d'un entretien, afin de signer les papiers du divorce. David lui demanda si sa femme serait présente, mais Maître Visters lui indiqua que non, elle ne tenait pas à le voir, qu'elle était encore très secouée. Secouée était un terme un peu étrange pour expliquer qu'elle balançait à la poubelle six années passées à ses côtés. Le rendez-vous était fixé à la semaine suivante, le lundi à dix heures du matin. Rendez-vous auquel David ne se rendrait jamais.

Il tenta une nouvelle fois d'aller la voir à leur domicile, sans succès. Elle n'y était pas. Il appela plusieurs fois sur son portable, mais le numéro n'était plus attribué. Elle avait vraiment

décidé de l'effacer de sa vie, définitivement.

Le jeudi, il était dans un état proche du coma éthylique. Il avait ingurgité une bouteille de whisky alors qu'il n'avait jamais bu un seul verre d'alcool de toute sa vie. Il passa toute la nuit au-dessus de la cuvette des toilettes à vomir ses tripes.

L'hôtel dans lequel il était descendu possédait vingt-et-un étages et il avait loué une chambre au dix-neuvième.

Le samedi, il passa la journée cloîtré dans sa voiture, en poste devant la maison qui était encore la sienne. Il l'attendait. Mais elle ne vint pas. Il resta jusqu'à quatre heures trente du matin et décida finalement de partir. Elle ne reviendrait pas. La maison était vide de toute âme.

Lundi, 9 h 49 du matin. Le vent s'était levé, mais très légèrement. Il faisait froid, mais David n'en ressentait pas les effets. Il était pieds nus et vêtu d'un costume très classe, il était parfait. Il regarda son alliance et avala une autre gorgée de whisky. Quelques pigeons s'étaient réunis près de lui, attendant le moment où lui aussi s'envolerait. Il était sur le toit depuis une bonne heure, mais il attendait le bon moment. Il avait pris le soin de bloquer la porte avec un cadenas acheté la veille, juste au cas où.

Il regarda sa montre, 9 h 56. Il fallait encore attendre une minute. Il avait estimé sa chute à environ 1 minute 30. Mais comment en être sûr ? Il lança la bouteille derrière lui et mit un pied dans le vide. Les pigeons s'envolèrent, comme pour l'accompagner dans sa chute.

Il ne voulait pas qu'elle le quitte. Alors, il avait trouvé le seul moyen pour cela. Ils seraient ensemble pour l'éternité. Pas de signature, pas de divorce.

Et à chaque étage, il se disait que c'était mieux ainsi. Pour qu'elle reste sienne. Pour que tout soit réglé.

## **Vous avez un message**

### **1.**

Avril 2011, dans le nord de la France, 23 h 30, première personne infectée par le virus.

Laurent, 21 ans, jeune étudiant en mathématiques à l'université de Lille, discute sur internet avec l'un de ses nombreux amis virtuels sur un réseau social. Il lui raconte comment il a pulvérisé le score de son colocataire à Call of duty, un jeu de rôle, quand il reçoit un E-mail. Aucun nom d'expéditeur, aucune adresse, il n'y prête aucune intention, il est trop occupé à discuter.

— J'en ai dégommé 237 en une seule partie, c'est dingue, mon colocataire est vert. Il passe son temps à essayer de battre mon score, il regarde même plus ses bouquins, c'est à peine s'il vient en cours.

— Ouai, bah, moi si je veux y aller demain matin, va falloir que j'aille me pieuter. Désolé, Laurent, mais je vais devoir te laisser, il est tard.

— OK, OK. Il est... 23 h 32, j'ai le temps de me faire une petite partie avant de dormir. Demain, je commence pas avant 10 h.

— Super, t'en as de la chance. @+

— @+

Laurent jeta un œil derrière lui, son colocataire était lui aussi sur son ordinateur. Un bip retentit et Laurent vit une petite fenêtre dans le coin inférieur droit de son ordinateur qui clignotait. *Vous avez un mail, vous avez un mail.* D'ordinaire, il aurait eu un petit aperçu du message ainsi que le nom de son expéditeur, mais il n'y avait rien d'inscrit dans la fenêtre. Il sut